

Asa Lanova

La Gazelle  
tartare

*récit*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES  
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LA GAZELLE TARTARE »,  
CENT QUARANTE-QUATRIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : BÉJART BALLET LAUSANNE, 1993,  
PHOTOGRAPHIE DE PHILIPPE PACHE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY  
IMPRESSON ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-143-X  
Tous droits réservés  
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
[WWW.CAMPICHE.CH](http://WWW.CAMPICHE.CH)

*À toi qui es en même temps le passé et le Devenir,  
la blessure et sa guérison, celui par qui tout  
recommence. Toi à qui, par le clair matin de  
notre rencontre, dans le secret de mon âme, je  
donnai pour nom « Satan ». Le « Satan » des  
grandes Liturgies, le Maître des Anges rebelles,  
celui aux ailes de feu, à la fois Lumière et  
Ténèbre. Ange parce que Messager d'Amour, lien  
entre la Beauté et le monde, mais également  
Démon pour la passion du regard, la perfection  
sensuelle des formes et la chaleur charnelle.  
« Satan » au cœur blanc.*

*Je te suis en dansant, je te suis  
sur une trace incertaine. Où es-tu ?  
Donne-moi la main ! Ou même un  
seul doigt !*

FRIEDRICH NIETZSCHE

LA NUIT a toujours été pour moi une sorte d'abîme à la fois magique et oppressant, où dans la récurrence de mes insomnies je déambule à l'aveuglette, consciente des pièges d'un no man's land qui peut mener à la folie ou à la Connaissance – ou aux deux en même temps. Avec ce point culminant de trois heures du matin, qui invariablement, inexorablement, me fait me dresser sur mon lit et allumer la veilleuse, m'incitant alors à scruter ma chambre, à y chercher les ombres qui, depuis mon adolescence, n'ont cessé de me confronter à moi-même. Moi-même, ce magma d'illuminations et de blessures au cœur, de victoires éphémères et d'échecs dont le plus souvent je fus l'instigatrice, de tâtonnements et de refus d'affronter une réalité qui eût pu m'amener à contempler de face ce que je suis, ou plutôt ne suis pas, devenue. En somme, une somnambule intemporelle, celle, entre autres, qui, par crainte de percevoir

son reflet altéré par les ans dans le regard d'un certain Messager nommé « Satan », s'obligea durant une éternité à d'in vraisemblables détours afin d'éviter les lieux où elle eût pu le rencontrer. Captive de son propre passé, le disséquant pour mieux s'en empoisonner.

Le temps existe-t-il vraiment, ou n'est-il qu'invention de l'homme, prétexte à se créer des souvenirs ? Et, s'il existe vraiment, pourquoi cette opiniâtreté, ce masochisme, même, à vouloir le remonter dans l'illusion d'y retrouver ce qui n'est plus ? « ... *Ô temps, suspends ton vol...* » Ne serait-ce pas plus précisément : « ... *Ô temps, suspends tes fables...* » !

Le temps, selon les occultistes, ne serait qu'un espace gigantesque, un macrocosme où demeurent en attente, estompés et souvent métamorphosés, voire falsifiés, nos espoirs brisés, nos joies puériles et nos extases fugitives, nos amours trahies, nos aspirations avortées ou trop tard réalisées. Mais alors pourquoi, depuis des nuits et des nuits, dans ce mouvant territoire où je vague entre veille et sommeil, suis-je obstinément confrontée, et avec quelle précision, aux instants paroxystiques de mon existence ? Serait-ce parce que j'approche du rivage où m'attend Charon dans sa barque ? Ou parce que, grâce au film qui était consacré à ce certain « Satan », et auquel j'eus l'imprudence d'assister, par le truchement de l'image je retrouvai celui que j'avais fui au-delà de toute raison, et par là même replongeai dans mon adolescence comme en la chair encore palpitante d'une bête fraîchement égorgée. La volupté, le vertige de ces mots oubliés et maintenant dits et redits, ne fût-ce qu'en pensée : « ... Je t'aime... » Constat d'un cœur qui se croyait devenu stérile et qui n'est plus qu'attente

fébrile. En fait, à travers la renaissance de cet amour, se fortifie à présent la quête d'absolu qui gouverne ma vie et qui, par sa possible inaccessibilité même, relève de la « Gazelle tartare » des Arabes. Mais, inaccessible ou non, qu'importe l'aboutissement de la quête, pourvu que perdure la flamme qui peu à peu m'a restitué le goût de la vie. Un goût qui, en dépit d'une angoisse innée, fut mien depuis l'enfance et qui, bien plus tard, faute de véritable aiguillon, devait lentement dépérir.

Ainsi, par le plus singulier des retours, me voici à nouveau sous l'emprise du rayon laser qu'est le regard de celui que, dès notre première rencontre, secrètement je baptisai « Satan », non pas, comme Faust à Méphisto, pour lui avoir vendu mon âme, mais, dans la candeur et l'exaltation de mes vingt ans, pour la lui avoir offerte en échange de son amour. Aussi, à présent, dans le désert de mes nuits blanches, ne puis-je m'empêcher de revivre les instants où ma vie bascula dans le désespoir de fuites, de dérobades incompréhensibles, ou s'envola vers des cimes si élevées que j'en avais le vertige. De même, ne puis-je empêcher de tourner et retourner dans ma tête un enchevêtrement de phrases, de projets de manuscrits à l'abandon, de répliques, par maladresse, restées scellées dans ma bouche, de lettres d'amour jamais envoyées ou subrepticement glissées, de nuit, sous « sa » porte. Folle que tu es, sais-tu seulement combien d'années ont coulé depuis ce premier face à face dans un studio qui sentait la sueur et la colophane !

Mais la nuit n'est pas seulement pour moi ce rivage où me hèle Charon. C'est aussi les heures, maintenant, où, assise sur le vieux banc de bois que vernissait autrefois ma mère, je me sens en osmose avec les arbres, les insectes, les oiseaux, dont les petits claquements de bec et le bruissement d'ailes au repos me révèlent la présence ensommeillée parmi les branches. Faux silence nocturne qui fut toujours pour moi, en même temps qu'apaisement de mes nerfs trop tendus, source d'énergie et d'une espèce de joie féroce qu'aucune souffrance, jamais, ne parvint à tarir. Petite fille, déjà, j'aimais à fouiller la terre de mes mains que ma mère disait trop osseuses, à me couler en elle jusqu'à ce que sa température se substitue à la mienne, à m'emplir la bouche de cette substance qui fait crisser les dents et empâte la langue, pour ce goût, aujourd'hui, que je ne puis dissocier d'une certaine semence. Et je n'étais pas loin, alors, dans la robe bleue à pois blancs de mes dix ans, d'accéder à l'orgasme en sentant une étrange chaleur entre mes cuisses, d'où s'écoulait alors une urine dont le goût m'est également resté dans la gorge. Ma mère ne s'est jamais doutée de cette communion si éloignée des jeux qu'elle eût voulu pour moi. Elle ne pouvait cependant ignorer la passion avec laquelle, dans la plate-bande aux dahlias, je caressais les vers de terre mis à nu par une bêche sans pitié, et la façon dont délicatement je palpais les boursouffures qui attestaient de blessures anciennes, avant de les recouvrir d'une marne salubre et sous laquelle j'imaginai des reptations et des enlacements qui, eux aussi, suscitaient dans mon ventre de drôles de sensations.

Les dahlias... Plantés d'année en année par mon grand-père, ils se dressent dans ma mémoire telle une



cohorte de lances auréolées de pourpre et d'alizarine, de soufre et de céruse. Étroits pétales dont la base s'enroulait sur elle-même et qui, lorsque je les effleurais du doigt, laissait apercevoir les pinces mordorées du perce-oreille. J'éprouve encore une telle nostalgie de cette fleur de mon enfance que, dans chacun de mes jardins successifs, j'ai tenté de recréer cette plate-bande aux effluves amers et où, dans une trouble inconscience, je m'initiais à l'ivresse de tout autres exhalaisons. Mais jamais, comme celui qui très tôt me communiqua son amour de la terre, je ne suis parvenue à pareille jubilation de corolles.

Fils de paysan, mon grand-père était d'humeur silencieuse et de nature secrète. Éperdument épris de la créature volcanique que fut ma grand-mère Mathilde, il vécut quasiment dans son ombre, dissimulant ses tourments d'époux quelquefois trahi dans la cave où maintenant je laisse errer ma main sur le bois brûlé de son établi, sur les boîtes à clous qui se sont rouillés, sur l'enclume où il réparait les talons usés de mes chaussures. Ardent socialiste – il ressemblait d'ailleurs à Trotski –, modeste employé de poste, Ernest se rendait, un soir par semaine, sa serviette de cuir usé sous le bras, à des assemblées où gravement se discutaient les droits d'une Société de coopération à venir. Dans l'une de ses lettres à Mathilde, que j'ai conservées avec dévotion, il se décrivait ainsi : « ... *Je passe pour être animé d'idées subversives dans le cercle des fonctionnaires : grand lecteur, quelque peu musicien* – il jouait de la clarinette –, *terrien dans l'âme et fort admirateur de la ténacité et du calme...* » Et encore ce passage dont je voudrais être l'auteur : « ... *En évoquant les heureux moments passés auprès de vous, je réussis à tuer la monotonie du temps et j'entrevois*

*une félicité pour l'avenir qui déjà me procure une sensation de bonheur difficile à définir, mais qui ne m'en emplit pas moins le cœur, ce cœur qui bat du même mouvement fébrile que le vôtre. Adieu, mon adorée, je vous embrasse comme je vous aime et pour toujours, toujours... »*

Impérissable bouleversement en relisant ces missives à l'encre violette dont j'use à mon tour, émerveillement face à la cadence de ces phrases, la perfection de cette syntaxe, face, aussi, à une fine écriture aux majuscules dignes d'un maître calligraphe. Ces lettres, je les ai emportées partout avec moi, serrées dans un coffret dont, lorsque s'approchera le moment suprême, je ne saurai trop à qui le léguer. Aussi voudrait-il peut-être mieux tout de suite les brûler ? Mais le geste reste en suspens, impossible à accomplir, tant est demeurée vivace mon adoration pour cet homme à large tablier de toile bleue et gros sabots de paysan. Malade, alité depuis des mois, il mourut alors que j'avais une quinzaine d'années. Je le vis tomber à la renverse par un clair après-midi d'août, sa tête heurtant violemment l'arête de l'escalier de pierre sur lequel je m'attarde aujourd'hui, et dont le scintillement au soleil me déchire le cœur.

Le jardin de ma mère, d'où assurément, comme elle, quelqu'un m'emmènera de force ou par ruse dans l'extrême vieillesse, me renvoie inévitablement à un pré que je croyais mien et que, dans la malédiction d'un été radieux, je perdis faute de ressources. Un pré légèrement en pente et clôturé d'aubépines, où un tilleul centenaire fut le témoin de mes heures les plus graves, celles où, en vain, je m'interrogeais sur mes

fuites, et les autres, libératrices et néanmoins laborieuses, où je découvrais une traque des mots devenue ma survie. Le tronc de ce tilleul, énorme, a dû rester imprégné de l'ardeur avec laquelle je me collais à son écorce fendillée et rugueuse, en ces nuits d'été qui, même au tréfonds de l'angoisse, ne cessèrent de m'enivrer, tandis que j'écoutais le débit de la source où venaient boire les crapauds, et que montait du pré le relent du trèfle fraîchement fauché. Dans l'ombre se découpait un toit bosselé dont la charpente, aux heures chaudes ou dans le gel de janvier, émettait des craquements et des bruissements comme autant de plaintes émergeant d'un passé que, sans le savoir, d'instinct je reconstituais au fil des jours. Ainsi ne tardai-je pas à vivre en symbiose avec le pauvre pendu du palier de la grange, cet Abraham Delacrausaz dont la pierre tombale, du temps où j'en caressais le marbre fissuré dans le jardin, était enfouie sous un lierre où les abeilles de septembre se soûlaient du pollen soufré de ses ombelles. Personne ne se douta de ce qui se nouait entre Abraham et moi : une étrange correspondance qui peu à peu me lia corps et âme à une demeure dont je finis par connaître, et aimer, le plus petit recoin, et où meubles et objets trouvaient spontanément leur emplacement, reconstitution qui m'était comme dictée et dont s'étonnait mon voisin paysan, ce père Maillard qui connaissait le passé du Vivoir et qui devint mon ami. Avec quelle joie animale palpais-je cette mollasse où la moisissure traçait des signes cabalistiques couleur de sulfate ! Et comment pourrais-je oublier la cuisine, cœur de cet univers et dont le dallage rouge et gris se réchauffait sous la plante nue de mes pieds ? Et cette table dénichée au grenier dont, par la suite, le père Maillard me dit

qu'elle avait été celle d'Abraham dans cette même cuisine – son plateau de chêne portait d'ailleurs ses initiales gravées au couteau. Et l'évier de pierre poli par les ans, qui par temps de pluie exhalait le relent fade des nappes phréatiques. Mais qu'est donc devenu, à côté de l'évier, l'encadrement de la fenêtre où longuement, de façon presque obsessionnelle, je guettais le vol nuptial des fourmis ? Cuisine de mes petits matins avides de café et de fantasmagiques aspirations amoureuses, mais surtout de mes insomnies, quand au milieu de la nuit, accoudée à la table d'Abraham, j'écoutais ronronner le vieux fourneau à bois, lui aussi extirpé du grenier, puis remis à sa place initiale, et dont l'âtre dégageait une odeur de résine qui se communiquait à la chambre verte. Une chambre qui n'avait de vert que l'essence, issue, sans doute, plus que des branches basses du tilleul, des accords d'une Clara Haskil qui avait vécu dans cette demeure mais qui, craignant l'influx délétère des sources souterraines pour ses mains – la Vouivre ou Veines du Dragon que redoutaient les géomanciens de l'Antiquité ! –, s'en était allée vers un autre vivoir avec son piano. Et comment, maintenant que j'en suis irréversiblement éloignée, retrouver mes interminables méditations sur le palier de la potence, et les conversations muettes avec celui qui, de ses propres mains, bâtit cette grange en 1833 et, j'en suis convaincue, patiemment m'orienta dans la reconstitution des lieux tels qu'ils avaient été de son temps. Lui dont l'ombre, immanquablement entre chien et loup, longeait un talus où fleurissaient alors de hautes ciguës, puis s'évanouissait à l'orée du pré. Et qu'est-il encore advenu, proche de l'âtre où je brûlais des ceps de vigne, dans une grande pièce qui regardait le nord,

du métier à tisser que j'appelais ma « harpe japonaise », pour les soupirs et craquements qu'il laissait échapper lorsque, trop tendue, la trame se rebellait et faisait tressaillir le chanvre lunaire ? Dessus, dessous... dessus, dessous... Des heures cramponnée à cet entrelacs de laine, de chanvre et de coco, de sisal et de corde qui blessait les doigts, mais peuplait la solitude d'où, enfin, trop longtemps contenu, devait surgir le rude apprentissage des mots. « *Des vols d'hirondelles trouaient l'azur...* » Cette phrase initiale de mon premier roman a dû s'incruster dans les murs où elle vit le jour sur du papier bleu. Bienfaitrice, libératrice traque des mots, que personne ne pourra m'enlever, hormis la Carne qui se rapproche.

Mon Vivoir, vaisseau d'ocre pâle, royaume d'odeurs et de vent... Je me revois, par l'après-midi d'été où je le rencontrai sur un chemin si étroit que deux chars à foin ne pouvaient s'y croiser, m'arrêter net devant une haie d'aubépines où se dissimulait, parmi les épines, l'épeire tant redoutée des mouches, distinguant, entre les branches médianes d'un tilleul, le toit bosselé sur lequel, plus tard, installée par moi, allait grincer une girouette constamment molestée par le vent. Inexplicable fut mon bouleversement à la vue de la cour pavée et de son perron de pierre, de l'anneau de fer où autrefois l'on attachait les chevaux ; comme déroutante fut mon impression de retrouvailles, de reconnaissance, même, en apercevant l'avant-toit où, par de petites fenêtres de guingois, se devinaient des corridors dans lesquels, lorsque j'en pris possession, s'engouffraient des courants d'air qui malmenaient les rideaux d'indienne – et l'entrechoquement de leurs anneaux à une tringle de buis résonne encore dans ma mémoire trop fidèle.

Par un matin que bleussait une brume d'automne, une grosse et unique clé entre les mains, je poussai cette porte vitrée au heurtoir de cuivre, qui allait se refermer sur les vingt années où, à l'abri d'épais murs de mollasse, je crus avoir apprivoisé la solitude. Vingt années de joie intense, d'exaltation alternée de désespoir, de veilles à me meurtrir les mains sur la harpe japonaise, d'insomnie à boire du vin chaud à l'arrière-goût de cannelle sur le plateau de chêne de la cuisine. Et je ne suis pas près d'oublier les longs après-midi à bêcher la terre du pré, où bientôt les racines de la menthe poivrée allaient s'enrouler aux bulbes de dahlias coiffés de pourpre, et où, orientée avec du raphia, dans la fréquentation de la source une glycine se prit à déployer abondamment les entrelacements de son tronc, tels des serpents à compter les ans.

C'est là, recherchée, voulue avec opiniâtreté, que la solitude se referma sur moi comme un piège. Je découvris alors que, depuis toujours, j'avais été ma pire ennemie. Celle qui, au mépris du petit signal d'alarme qui s'allumait dans sa cervelle, se lançait dans les aventures les plus périlleuses, sachant néanmoins que, le moment venu de l'épreuve, elle ne pourrait l'affronter. Par manque de confiance en soi ; ou par une peur panique du regard des autres. Celle, encore, qui aveuglément jetait son dévolu sur l'homme que précisément il eût à tout prix fallu éviter. Le farouche Heathcliff des *Hauts de Hurlevent*, ou Casanova déguisé en un Roméo d'opéra bouffe – comme un défi à retardement, une insulte à celui, bien que je lui aie offert mon âme, que j'avais fui par crainte d'un amour trop extrême. C'est de cette découverte que devait resurgir, à mon insu, l'angoisse

qui déjà me guettait dans la plate-bande aux dahlias de mon grand-père. Tout d'abord prise au dépourvu, sceptique, déterminée, surtout, à ignorer l'espèce de harpon qui s'était mis à me fouailler les entrailles – je me souviens que, lors de la première manifestation de cette sensation, j'étais penchée sur l'évier de pierre d'Abraham! –, je crus, ou voulus croire, à un malaise passager. Mais j'allais apprendre à ne pas glisser du fil du rasoir qu'était devenue ma vie. « Ne jamais se retourner sur son passé! », me répétais-je, en constance sur le point, cependant, d'emprunter la voie fatale d'Orphée. Ce fut le plus rude apprentissage de mon existence. Initiation où, funambule de fortune et qui vacillait sur le fil, par un instinct miraculeux je me raccrochais aux heures où jadis mon corps en sueur tentait de vaincre sa trop terrestre écorce. Les sacro-saints exercices à la barre adaptés au sol qui, par sa rigidité même, excluait la moindre tricherie. Mais, du même coup, inévitables, les tentacules du souvenir, puisque ce fut après avoir quitté « Satan » que par désespoir, telle une étoile de monastère, j'entrai en religion dans le studio aux jades du Cosaque. « Nouka... tu travailler, monnn de Dieu... Maître pouvoir cracher sur toi et tu dire: "Merci Maître!" »

Il a aujourd'hui depuis longtemps quitté son studio aux jades et aux colonnes de marbre rose, aux lits chinois dont les baldaquins étouffaient les soupirs interdits, le Cosaque, pour rejoindre ses bois de bouleaux et ses steppes où le vent murmure encore et encore son nom: Boris... Boris Kniaseff...

Labeur ingrat et en même temps exutoire que cette prière à l'horizontale, qui quotidiennement me permettait de maîtriser les assauts du harpon, mais

n'empêchait pas un frisson douloureux de me secouer à la seule vue du tiroir aux photographies. Images du temps de l'innocence, où tout était encore possible, de cette Grâce jaillie je ne sais d'où, qui permettait de croire à l'avenir d'une étoile non encore filante. « Pourquoi avoir si tôt abandonné la danse ? », n'a-t-on cessé de me demander. Et moi, d'invariablement me perdre en d'obscures explications, ou de me réfugier dans un mutisme de madone blessée, qui déconcertaient mes interlocuteurs. Mais comment expliquer ce qui, même pour moi, est demeuré inexplicable ? L'audition la plupart du temps subie avec succès, puis la peur de bête aux abois, l'exit par une porte de secours du théâtre, et la disparition dans quelque endroit où je savais qu'on ne pourrait me retrouver, comme en un après-midi d'été — encore cette malédiction liée à la chaleur ! —, à Monte-Carlo, où je faillis réussir un suicide digne de Sarah Bernhardt à l'Hôtel des Palmiers. De la surdose de barbituriques qui tout d'abord me fit vaciller dans une chambre aux moquettes grenat, puis m'effondrer sur le lit, j'allais tomber dans un sommeil comateux, pour n'émerger que trois jours plus tard, sous les yeux d'un médecin alerté par une femme de chambre, avec un bégaiement qui, dans les circonstances graves, me revient aujourd'hui encore.

La prière quotidienne ne suffisait donc pas à enrayer le mal-être. Aussi m'obligeais-je à d'incessantes besognes et qui très vite devinrent une sorte de drogue, jusqu'à ce que le Vivoir ne fût plus que poutres et planchers polis, rassemblement d'objets anciens ayant appartenu à des paysans, de vieux tissus aux teintes délavées, de meubles dérobés de nuit dans des fermes à l'abandon et vouées à la démolition.



Volonté d'harmonie que je pressentais indispensable à l'approche d'une sérénité mentale que, malgré tout, je ne parvins à atteindre que par instants fugaces et en visualisant, yeux fermés, la pureté d'un lotus. L'ordre à l'intérieur de soi, reflet de celui qui vous entoure. C'est au nom de cet ordre que je m'initiai à l'ikebana, que des bouquets de plus en plus compliqués et en apparence plus simples fleurirent la chambre verte et l'ancre aux mots. Au nom de cet ordre, aussi, j'appris à ne pas troubler un silence où néanmoins, comme demeurés prisonniers du Vivoir, résonnaient les accords de Clara. Le silence, fécond en bruits secrets, comme le désert est peuplé d'échos, je devais m'en apercevoir un jour où, devant la pyramide de Saqqarah, comme surgissant des dunes, j'entendis cette voix blanche du muezzin qui fait éclater les pierres : « ... Il n'y a de Dieu que Dieu... » Et puis, indépendamment de la harpe japonaise qui, dans le craquement des ceps de vigne embrasés été comme hiver, ne bruissait jamais que de nuit, il y avait, chaque après-midi, quelles que soient l'humeur et les circonstances, les interminables heures arc-boutée sur les feuillets bleus. Le même dépassement de soi-même, en définitive, que nécessite la recherche du point, plus mental que charnel, qu'est l'équilibre du mouvement. « *Et que soit perdue la journée où l'on n'ait pas dansé une seule fois !* » a dit Nietzsche. La danse, pour moi, indissociable de la traque des mots, toutes deux assujetties à la Force vive que, sciemment ou non, chacun porte en soi. Et j'ai, depuis, tout au fond de moi-même, ressenti et expérimenté à quelques reprises hélas trop rares, cette vérité d'un Maître zen : « *Je lève le petit doigt, et la marche des étoiles en est perturbée.* »

À la dérive depuis son veuvage, qui remontait pourtant à quelques années – mon père s’était effondré en pleine rue, victime d’un cœur usé –, ma mère venait de temps à autre me surprendre au Vivoir à l’heure du déjeuner. Elle avait une façon si particulière de manier le heurtoir, puis de pénétrer dans le corridor et de m’appeler d’une voix détachée qui malgré moi m’agaçait, que je ne pouvais m’empêcher de lui dire d’un ton un peu froid :

— Enfin, Maman... tu aurais tout de même pu prévenir, j’aurais préparé un repas... Et puis, tu sais bien que je travaille !

Elle s’arrêtait net, un éclair de colère dans ses yeux pervenche, puis me tendait sèchement un cabas d’où dépassait une bouteille de bordeaux elle faisait mine de s’en aller. Bien que sachant mes heures d’écriture compromises, saisie de remords je la prenais par le bras, l’embrassais et lui enlevais son manteau, l’entraînant contre son gré à la cuisine, où j’improvisais un de ces repas champêtres qu’elle appréciait, et peu à peu la gêne s’évanouissait entre nous. Subitement heureuse de sa visite, je tentais de lui parler de mon quotidien, évoquant le tissage en chantier, le manuscrit sur lequel de jour en jour je peinais. Les joues marbrées par le bordeaux, elle m’écoutait avec une sorte d’incrédulité, et je sentais venir la question qui ne manquerait pas de me blesser :

— Tu te plais vraiment, ici ?

Et, ce disant, elle contemplait la rusticité de mon installation, son austérité, même, qui sans qu’elle me l’avouât ne correspondait pas à l’intérieur douillet qu’elle eût voulu pour moi. Craignant l’autre question

qui plus encore m'offenserait, je me lançais dans de laborieuses explications sur la technique du tissage. Mais elle ne lâchait pas prise :

— Oui, oui, je comprends, mon P'tit, mais je me demande où tout cela te mènera... Et puis, tout de même, la danse doit te manquer?... Cette campagne perdue après Paris! Ne peux-tu vraiment pas m'expliquer les raisons de ton abandon?

Non, je ne le pouvais pas. Et même si je l'avais pu, le couteau sur la gorge je ne l'eusse pas fait. Et comment expliquer qu'on a passé sa jeunesse à obéir à ses peurs! Mais, avec l'entêtement qui la caractérisait, perfidement elle insistait :

— Tu m'avais pourtant déclaré un jour, voici pas mal de temps il est vrai, que si on naît danseuse, on meurt fatalement danseuse. Tu m'avais également dit que la danse n'est pas une profession, mais un sacerdoce, un état de Grâce...

Je le lui avais affirmé, en effet, et le pensais vraiment, mais là, face à elle, dans cette demeure où désespérément je tentais de réapprendre à vivre, j'eusse préféré crever plutôt que de l'admettre. Alors, sentant un assaut bien connu dans mon plexus solaire, je serrais les dents pour ne pas lui chercher querelle. Le repas s'achevait en silence, non sans que j'aie remarqué, par moments, une drôle de fixité dans le regard pervenche, et quelques incohérences de langage dont, hélas, je ne compris pas alors ce que cela augurait.

Venait ensuite, traditionnelle, la visite que je redoutais de la chambre du nord où, entre ses deux poutres cloutées, la trame tendue du tissage inachevé donnait une piètre idée de son aboutissement. Elle observait l'ouvrage en clignant des yeux, prenait du

recul afin de se faire une meilleure idée du dessin, touchante dans son costume plus ou moins inspiré de la mode Chanel, ses chaussures déformées par la marche. Et puis, inmanquablement, la même remarque jetait entre nous un froid de banquise :

— Est-ce que tu ne devrais pas employer des tons un peu plus vifs ? Toujours ces bruns, ces beiges, ces blancs... C'est joli, mais peut-être un peu monotone à la fin, non ?

Affectant de m'affairer autour du coffre à laines, je ne répondais pas, et consciente ou non du coup porté, avec un petit sourire que je ne savais comment interpréter, elle regardait sa montre et prétextait l'heure de son autobus.

Regagnant le corridor, je lui passais son manteau et nous nous embrassions du bout des lèvres, avec un mutuel « à bientôt », qui tombait à plat dans le silence. Du perron, je la regardais qui traversait la cour aux pavés ronds, amaigrie, la démarche un peu incertaine. Des larmes me venaient alors aux yeux et, partagée entre colère et regret d'une rencontre une fois de plus abrégée par le malentendu, je sentais s'abattre sur moi la chape de plomb de la solitude. Le soir tombait sans que j'aie eu le courage de me mettre à mes feuillets, et je ne présageais que trop les tourments que me réserverait une nouvelle nuit d'insomnie. Imaginant ma mère en train de rentrer chez elle dans une solitude d'une tout autre nature que la mienne, je maudissais mon manque de compréhension. Mais jamais, par un impardonnable manque de lucidité, je n'ai pensé que, plus tard, les mots blessants qu'elle m'avait adressés s'effaceraient de mon cœur pour n'y laisser que l'inguérissable blessure de l'absence.

Comme abandonnées là à dessein par Clara, certaines musiques demeurent pour moi indissociables du vaisseau d'ocre d'Abraham. Il y eut tout d'abord, salutaire à l'équilibre mental auquel j'aspirais, Bach et sa rigueur mathématique, qui purifiait et ordonnait mon « cœur arabe », ce point triangulaire, à la base du front, qui est le siège de l'intériorisation, celui qui permet de faire le vide en soi, afin de visualiser le lotus du nirvana. Les *Variations Goldberg*, et plus encore les *Suites pour violoncelle seul*, furent et seront toujours pour moi la manière la plus souveraine, et la plus belle, de maîtriser le chaos mental qui par moments s'empare de mon cerveau, mélodies qui canalisent l'imaginaire et métamorphosent l'angoisse et une forme d'exaltation créative. Elles correspondent, au fond, au « om » des hindous, et s'imposent à moi, apaisantes, dans les circonstances les plus tragiques. Il y eut encore Schubert et ses accords pareils à un ruissellement d'eau, et plus spécialement *Le Roi des aulnes* qui me hanta durant ces années et persiste à provoquer en mon cœur une sourde et fertile inquiétude. Et puis, resurgis du temps de la danse, je redécouvris Brahms, ses accords parfois funèbres et comme perpétuellement sur le point de se briser – tel ce *Sextuor à cordes* qui ressemble à une longue, une nostalgique méditation. Mozart, lui, m'immobilisait dans la chambre verte, les larmes aux yeux, comme si Clara avait posé sur mes épaules ses mains vigoureuses, m'empêchant ainsi de vouloir me soustraire à un trop-plein de bouleversement. Mais il y eut surtout, se répandant à l'intérieur de mon âme et y trouvant une sorte de réponse, le miracle d'une

voix qui, dans sa fêlure, sa presque blessure, paraissait émerger d'outre-tombe, comme en correspondance avec le passé du Vivoir et me tenant compagnie dans ses petites chambres qui toutes avaient une odeur, une luminosité différentes. Incomparable Kathleen Ferrier dans ces *Kindertotenlieder* dont on dirait que Mahler ne les a composés que pour elle. Enfin, le prélude à *Tristan et Isolde* et sa sublime, quasi insoutenable ascension, tant mon souffle y était suspendu, répondait à une attente enfouie dans mon subconscient et m'emplissait d'une effervescence qui perdurait par-delà l'ultime consonance.

C'est de cette solitude et de ses fantômes, de ce faux silence, que j'appris à capter de très anciens résidus psychiques, à détecter, hormis la grande peine qui émanait de la potence de la grange, l'écho de voix depuis longtemps disparues et dont j'avais le sentiment que mon extrême attention, ma tendresse à leur égard, même, les réconciliaient avec le monde des vivants. Ainsi, d'étranges manifestations me prenaient au dépourvu, telle la porte de la grange, une nuit, violemment secouée et qui me fit me lever d'un bond de mon lit pour scruter les ténèbres avec une lampe de poche, en vain. Ou, encore, les ciseaux accrochés à un clou au-dessus de l'évier de pierre et qui subitement se mirent à osciller et tout aussi soudainement s'immobilisèrent, me laissant déconcertée, debout sur le dallage rouge et gris de la cuisine.

Pareils phénomènes auraient pu m'inquiéter dans ma vulnérabilité d'alors, mais ils ne faisaient au contraire que m'ouvrir à toute souffrance extérieure à moi et à la partager. De là, peut-être, naquit le caractère immuable de ma communion avec les bêtes, chats, chiens et oiseaux en particulier.

Dans cette même solitude, je parvins à détecter, par ma seule immobilité, le point d'intersection de la Vouivre, qui ne provoqua jamais en moi qu'un singulier frisson tout au long de ma colonne vertébrale, comme si quelque chose – ou quelqu'un ? – me protégeait de tout influx délétère. J'ai appris, depuis, de différents médiums, qu'une morte veille sur moi, qui ne se manifeste qu'aux instants cruciaux – et il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que, seule, Mathilde était capable de tant de fidélité et en même temps d'autant de discernement.

C'est par un instinct acquis à travers ces expériences que je trouvai, enfouis sous le trèfle du pré, de très anciens jouets d'un enfant dont le père Maillard m'avait révélé qu'il avait été enterré là, à l'abri des pommiers dont le vieux tronc de guingois attestait, si besoin était, l'omniprésence de la Vouivre. Un univers où l'ombre le disputait à l'illumination, combat d'où finalement il ressortait une forme d'équilibre qui rudement se communiquait à moi et m'insufflait la Force vive qui m'empêchait de trébucher sur le fil suspendu dans le vide. Et cette Force vive, à présent, continue de me guider dans mes heures creuses, m'aidant à trouver une issue au labyrinthe dans lequel trop souvent je m'égare.





DANS la cave de mon grand-père, l'endroit de la maison que je préfère et que journallement je fréquente, j'ai trouvé un petit calendrier des semis, ainsi que, tracé par lui au crayon, un plan du jardin où autrefois une foison de dahlias côtoyaient la fameuse pêche 'Le Vengeur'. J'ai encore au gosier le goût de ce fruit dont la chair, d'un vert pâle, picotait délicieusement le palais et la langue et me donnait la chair de poule. Le plan mentionne également le futur emplacement d'un sapin sous lequel, bien des années plus tard, furent dispersées les cendres de mon père. J'ai le souvenir, comme gravé au fer rouge dans ma mémoire, de ma mère revenant de la ville avec, entre les mains, une sorte de long étui de plastique dont la vue me stupéfia : « Tu aurais sans doute préféré un coffret serti de pierreries ! » me lança-t-elle, furieuse de la désapprobation qu'elle lisait sur mon visage. J'eus beau, par la suite, tenter de me raisonner, de me

répéter que, sous le choc du coma foudroyant de mon père dans la rue, elle n'avait fait en réalité que naïvement respecter la « volonté de simplicité » qu'exigeait son testament, je n'ai pu, de longtemps, pardonner la laideur de l'objet qui contenait les mains de mon père. Je ne voulus pas me mêler au semblant de cérémonial que fut l'ouverture de l'étui funéraire, mais je vis, de loin, dissimulée derrière un bosquet de charmilles, partagée entre désespoir et causticité, l'ami de la famille qui, armé d'un râteau, éparpillait tant bien que mal les cendres paternelles sous le sapin.

Les mains de mon père sont restées si présentes à ma mémoire, que sans peine j'en revois les doigts carrés et constamment égratignés, et, surtout, l'annulaire gauche qu'ornait l'anneau nuptial et dont, à plusieurs reprises, je me suis demandé, dans le chaos qu'avait engendré cette mort subite, si on avait eu la présence d'esprit de le lui enlever au moment de la mise en bière. Depuis cette disparition, je ne puis entendre la sirène d'une ambulance sans un violent serrement de cœur. Car j'imagine, alors, l'après-midi où survint le drame, l'effroi de ma mère, qui avait rendez-vous avec lui devant un grand magasin, et à qui, lorsqu'on la vit qui cherchait son époux avec inquiétude, on apprit qu'il venait d'être emmené en ambulance. Je ne me la représente que trop bien, subitement perdue, affolée, prenant un taxi pour l'hôpital, puis, parvenue au service des soins intensifs, découvrant mon père inconscient. Elle eut tout de même, dans la panique de son désarroi, l'idée de me téléphoner. Ne pouvant croire à l'irréversible, j'abandonnai mon manuscrit d'alors et la rejoignis aussitôt en taxi. Mais, à la vue du visage sans vie de

mon père, de tout l'appareil respiratoire qui l'encombra, malgré l'espoir que je déchiffrais dans les yeux de ma mère, je sus que tout était perdu. Curieusement, plus que la douleur que m'inspira une agonie qui dura onze heures, je me rappelle l'attitude de ma mère, son incrédulité face à l'évidence, la façon dont, se penchant sur ce visage blafard, elle répétait d'une voix brisée: « ... Ce n'est pas possible... non, ce n'est pas possible... » Et puis, voyant soudain des larmes couler sur ses joues exsangues, elle avait eu un sursaut d'espérance: « ... Mais tu vois bien qu'il est conscient, il pleure... je suis sûre qu'il va s'en sortir! » Dans son bouleversement, elle n'avait pas remarqué que ses pleurs étaient teintés de sang.

Il mourut à une heure du matin, sans avoir repris connaissance, nous laissant hagardes, ma mère et moi. Et les mots qu'elle eut alors à mon intention me culpabiliseront jusqu'à mon dernier souffle: « Tu ne m'abandonneras pas, ma fille? » Et aujourd'hui que le temps a passé, et malgré l'amour inconditionnel que j'ai voué à ma mère, toutes les apparences sont contre moi, et surtout, quelques années plus tard, mon exil en Égypte, inévitable dans les circonstances d'alors, qui la voua à un veuvage quasi solitaire.

Étrange caractère de cette femme qui, sans l'avoir souhaité, fut mère bien trop jeune. Mélange de dureté et d'extrême fragilité, d'instinct de protection ou de rejet à mon égard, ou de ces incroyables pressentiments qui la firent accourir à mon chevet dans les pires moments de mon existence. Comme la nuit où, aux soins intensifs de l'hôpital où avait trépassé mon père, à mon tour harnachée de tuyaux, j'oscillais entre la vie et la mort. Alors, voyant que le personnel de garde ne trouvait pas ce qui avait pu déclencher une

telle tachycardie, ce fut ma petite mère qui, d'autorité, fit appeler un médecin de ses amis, et dont le diagnostic me sauva in extremis. Depuis des jours, sans qu'on en comprenne la raison, j'avais perdu une telle quantité de potassium que j'étais en passe de calancher d'un moment à l'autre.

La veille de mon incursion aux soins intensifs, un homme que j'avais quelquefois rencontré chez une couturière de théâtre m'avait interpellée en pleine rue, une drôle d'expression dans les yeux :

— Ce que j'ai à vous dire va sans doute vous effrayer, mais je me dois de vous avertir : vous portez sur vous l'empreinte de la mort... Ne partez surtout pas en voyage et soyez très prudente ! me dit-il en me regardant fixement.

Interloquée, j'insistai pour qu'il s'expliquât, mais il ne voulut pas m'en dire davantage, me demandant seulement de lui laisser le bracelet de corail noir que je portais ce jour-là. Et il me donna son adresse, afin que j'aie recherché le bijou une semaine plus tard. Je le lui confiai sans conviction, me disant tout de même que, avec un regard aussi intense, non seulement cet homme ne pouvait mentir, mais qu'il devait être capable d'exorcisme. Alors, le quittant sans plus de questions, quelque peu ébranlée je me rendis au studio de danse où je répétais un pas de deux sur le thème de Mahler qui fut le leitmotiv du film *Mort à Venise*. Le soir même, livide, le cœur battant la breloque, je me retrouvai sur un lit des soins intensifs. Ce fut une très longue nuit, animée des gémissements d'accidentés de la route, des allées et venues d'infirmières débordées, mais où, dans une semi-conscience, j'entrevois le visage de ma mère penché sur moi. « Ce n'est rien, mon P'tit.

Tout va bien aller, n'aie pas peur! » Sa main fraîche tenait la mienne et la serrait.

Une semaine plus tard, rétablie, bien qu'encore un peu affaiblie, j'allai récupérer le bracelet. Il me le rendit sans un mot, cet homme dont j'ignorais tout, et qui, depuis, tout comme la personne chez qui je l'avais rencontré, a disparu sans laisser d'adresse. Si bien que je ne puis m'empêcher de penser qu'il fut une sorte d'intermédiaire, de Milicien céleste délégué par Mathilde. Plus tard, dans des circonstances toutes différentes, la main de la mort s'approcha aussi de moi, mais, à chaque fois, miraculeusement, j'échappai au danger. Néanmoins, à un certain moment de ma vie, le Milicien parut m'avoir oubliée, comme si ma grand-mère, pour tester mon endurance, tenait à m'imposer des épreuves. Et ce proverbe arabe ne peut que lui donner raison : *« L'or s'épure au feu, l'homme s'éprouve au creuset du malheur. »*

La mort, hormis celle des êtres qui me sont vraiment chers, a toujours provoqué en moi des réactions imprévisibles. Fous rires nerveux, torrents de larmes, ou carrément, à l'arabe, hurlements de femelle hystérique. Ainsi, avec un parfait mauvais goût que j'admets, n'ai-je pu me retenir de m'esclaffer en apprenant les avatars d'un prince saoudien immensément riche, et qui mourut de soif en plein désert – que faisait donc son inséparable suite ce jour-là?! Même réflexe en lisant, dans la presse, l'annonce du décès d'un autre prince, lui aussi saoudien et également immensément riche, qui se tua en voiture en se rendant aux funérailles d'un cousin. Mais peut-être

appartenaient-ils tous deux à une branche lointaine des Atrides ? Quoi qu'il en fût, cette hilarité, si elle en avait eu vent, ma mère l'eût très certainement qualifiée d'inhumaine. Le trépas de l'architecte Antonio Gaudí, sous les roues d'un tramway, m'inspire un rire plus nuancé, probablement, et j'en demande pardon à ses laudateurs, parce que je ne puis dissocier cette funeste glissade des gigantesques tourtes à la crème que sont à mes yeux ses œuvres, et dont je n'ai cessé de me demander si elles furent la réalisation d'un génie ou d'un psychopathe – l'un n'allant peut-être pas sans l'autre ?

Je n'éprouve en revanche qu'une pitié admirative pour l'involontaire et ultime mise en scène, digne d'une tragédie grecque, d'Isadora Duncan, sensible que je suis à la sombre beauté, sur la Promenade des Anglais, de son écharpe flottant au vent d'une Bugatti décapotable et qui, malencontreusement, se prit dans une roue arrière du véhicule et étrangla ce cou célèbre.

À quinze ans, et sans la moindre tristesse, je me représentais souvent ma propre fin, me voyant, tout de voile blanc vêtue dans mon cercueil, entourée de galants en pleurs et qui se disputaient l'honneur de baiser une dernière fois mon front. Aujourd'hui, pourtant, lorsque je m'interroge sur les circonstances de mon futur exit, mon pouvoir imaginaire se transforme curieusement en un malaise que je ne parviens pas à surmonter. On affirme que les Initiés connaissent l'heure et le lieu de leur rendez-vous suprême. Je préfère quant à moi – peur ou lâcheté ? – ignorer ce genre de détails, à moins d'être certaine, enfin, de mourir d'un trop-plein d'amour !

*Mes chers amis, quand je mourrai  
Plantez un chêne au cimetière.  
J'aime son feuillage crénelé  
Et son ombre sera légère  
À la terre où je pourrirai.*

« Mais les cendres, ça danse ! » dit « Satan »...

Également fascinée à sa façon par la Carne, ma grand-mère Augusta, lorsque j'étais allongée à ses côtés dans le lit de veuve que, pour son sommier déglingué, elle qualifiait de « toboggan », ne m'a pas épargné les frissons de l'horreur. Coincée entre un cosy-corner qui ployait sous les portraits de famille, et l'anatomie de ma grand-mère, imposante dans sa chemise de nuit de pilou, je guettais, si souvent évoqués, commentés par elle, les craquements de l'armoire 1900 qui aujourd'hui abrite mes sempiternels velours noirs. Des craquements dont Augusta m'affirmait qu'ils étaient le signal d'un mort en détresse. Mais, plus vivace encore dans mon esprit, et toujours émanant d'Augusta, qui décidément avait la corde macabre, la vision d'un four crématoire me poursuit, et je revois, un foulard noué à la diable sur la trentaine de bigoudis qui chaque soir lui bardaient la tête, ma grand-mère, avec une précision presque sadique, me décrivant le macchabée, sous l'effet d'une chaleur que, alors, je croyais être celle d'un bûcher, se dressant entre les planches d'un cercueil disloqué par de vraies flammes, la bouche tordue par un rictus démoniaque. Cette crémation, dont plus tard j'appris qu'elle est infiniment plus sophistiquée, m'incite à me demander si, le moment venu, à ce four redoutable je ne préférerais pas, puisque les oiseaux ont toujours été pour moi des augures, des messagers du

ciel, le rite dernier des zoroastriens. Ou alors, le véritable bûcher des hindous, sans tristesse des participants, ni autre sépulture que le soleil, la pluie et le vent.